

Les plus belles villas de Cannes s'élevaient sur la Croisette, un site assez éloigné de la côte, comme le Cliff Walk de Newport. C'était une terre féérique, ornée de jardins immenses et splendides. La villa Eucalyptus où résidait mon oncle, se trouvait sur la Croisette.

On y voyait aussi la villa Kasbeck, résidence du Grand Duc Michel de Russie, ainsi nommée en souvenir de la formidable montagne du Caucase. C'était assurément l'habitation la plus somptueuse de Cannes. Ses fenêtres, aveuglées par de lourds et épais rideaux, avaient un air mystérieux.

Non loin de ce palais, la villa de mon mari, le comte de Pourtalès, dressait, dans les palmes émeraude, la blancheur de ses marbres. Elle s'appelait la villa Marguerite et je l'occupai presque toute l'année. Nos autres voisins étaient la Grande Duchesse de Mecklembourg-Schwerin, sœur du Grand-Duc Michel, à la villa Wenden; le prince Constantin Radzivil, le Baron Hofman, à la villa La Bocca; le comte de Ilchester, le Baron Edouard de Rothschild, le duc de la Rochefoucauld et nombre d'autres nobles.

Lorsque nous arrivâmes au quai, nous constatâmes que Boris avait loué au Comte Boni de Castellane son splendide yacht, le Valhalla. Ce bateau, un trois-mâts, avait été acheté à un prix fantastique, par le doux et inoffensif Boni pour son épouse, Anna Gould, mais il n'osait guère s'en servir, tant il redoutait le mal de mer.

Nous passâmes la journée à bord, dansant, buvant et au moment du souper, cinglâmes vers Nice. Arrivés dans cette ville, nous apprîmes que Boris avait loué le fameux Café des Anglais et exigeait que tous les consommateurs en fussent congé-

diés, fantaisie qui dût lui coûter une somme énorme, ce lieu étant l'un des mieux fréquentés de Nice.

Il avait loué encore trois grands orchestres tziganes, de telle sorte que—quand les musiciens de l'un étaient fatigués ou saouls—d'autres pussent assumer la tâche de nous inonder d'harmonies orientales. Ces musiciens venant de Bohême étaient tous de merveilleux types, avec leurs cheveux d'un noir intense, leurs moustaches de même teinte et leurs yeux également très noirs.

Le bruit courait qu'alors mon jeune ami Boris avait encore en sa possession quelques-uns des innombrables millions que le gouvernement russe avait arrachés à son peuple sous prétexte de mener à bien la guerre japonaise, entreprise qui se termina de façon plutôt piteuse. Il avait grand besoin de cet argent car il avait l'habitude assez déplorable de jeter—comme disent les français—les richesses par les fenêtres, à pleines mains. Au moment dont je parle, il confinait au summum de la stupidité.

Le souper fut d'une prodigalité inouïe, dans le Cadre éblouissant du Café des Anglais. On y avait fait collaborer le personnel entier de l'établissement et de cette circonstance résulta quelque chose approchant la perfection. Mon palais n'oublia jamais certains ortolans truffés rôtis dans les feuilles de vigne et entourés de raisin.

Naturellement, l'élément le plus remarquable de ce repas fut constitué par les vins. On nous servit du Sauterne, du Tokay, du Bordeaux, du Bourgogne et à peu près tous les vins que vous pourriez imaginer; ces liquides onctueux provenaient des crus les plus renommés. Mais avant tout, le